NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

113 N° 1 1991

# «Élohim, de nos oreilles nous l'avons entendu...» Étude des versets 2-9 du Psaume 44

Jean-François BAUDOZ

p. 25 - 46

https://www.nrt.be/en/articles/elohim-de-nos-oreilles-nous-l-avons-entendu-etude-des-versets-2-9-du-psaume-44-11

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# « Élohim, de nos oreilles nous l'avons entendu... »

ÉTUDE DES VERSETS 2-9 DU PSAUME 44

Depuis les travaux de H. Gunkel, tout le monde s'accorde pour classer le psaume 44 dans la série des « supplications collectives », dont il reflète la thématique et dont il reprend les différents éléments[1]. Nous voudrions dans la présente étude concentrer notre attention sur la première partie (v. 2-9). Celle-ci en effet est originale, quand on la compare aux évocations historiques des autres psaumes, des supplications collectives en particulier : d'abord à cause de sa logique interne, que nous ferons apparaître en étudiant la structure du texte ; ensuite parce que cette section forme un ensemble, non sans rapport avec le corps de la plainte, mais coupé du reste du psaume[2]. Indépendamment des divergences de traduction, tous les commentateurs admettent d'ailleurs que les v. 2-9 forment une unité[3]. Proposition d'une traduction, étude de la structure et commentaire du texte constitueront la trame de cet article.

1. Sur les supplications collectives, voir E. LIPINSKI, art. *Psaumes, formes et genres littéraires,* dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible,* t. IX, col. 86-92, Paris, Letouzey et Ané, 1974.

2. Le v. 9 est suivi de l'indication *selāh.* Celle-ci ne constitue pas un argument suffisant pour justifier la coupure entre le v. 9 et le v. 10, puisque *selāh* est une mention de même valeur que « le titre » du psaume (v. 1). Elle est en tout cas une indication relative à l'usage du psaume : il convient de marquer une « pause » à cet endroit, si telle est bien la signification du terme. Voir à ce sujet P. AUVRAY, « Les Psaumes », dans *Introduction critique à l'Ancien Testament,* Paris, Desclée, 1973, p. 487-488.

3. M. GIRARD, *Les Psaumes, Analyse structurelle et interprétation,* coll. Recherches, n.s. 2, Montréal - Paris, 1984, p. 355, considère le v. 2 comme une « introduction au poème aux v. 3-9 plus immédiatement

*Traduction*[4]

Nous présentons le texte avec, en capitales, les récurrences.

2a ÉLOHIM, de nos oreilles nous (l') avons entendue,
b nos pères nous ont raconté
c l'OEUVRE que tu RÉALISAS en leurs JOURS,
d aux JOURS d'autrefois. 3a TOI, (par) ta main,
3b pour les implanter, (ce sont) des nations (que) tu dé-POSSÉDAS,
c pour les étendre, tu maltraitas des peuplades.
4a CAR (ce n'est) pas par leur ÉPÉE (qu')ils ont pris POSSESSION de la terre,
b et leur BRAS ne les a pas SAUVÉS.
c CAR c'est ta droite, ton BRAS,
d la lumière de ta face, CAR tu les aimais.
5a (C'est) TOI (qui) es mon roi, ÉLOHIM,
b ordonne le(s) SALUT(S) de Jacob!
6a PAR toi, nos OPPRESSEURS, nous les encornerons,
b PAR TON NOM nous piétinerons nos agresseurs.
7a CAR (ce n'est) pas sur mon arc (que) je compte,
b et mon ÉPÉE ne me SAUVE pas.
8a CAR tu nous as SAUVÉS de nos OPPRESSEURS,
b et ceux qui nous haïssent, tu les as couverts de honte.
9a PAR (grâce à) ÉLOHIM nous (le) louions tous les JOURS,
b et TON NOM, pour toujours, nous voulons (le) célébrer.

«PAUSE»

4. La traduction ici proposée suit avec la plus grande fidélité possible le texte hébreu: elle est, de ce fait, très littérale. L'aspect technique de la démarche et les limites imposées à cet article nous empêchent de justifier certains choix, qui s'éloignent parfois considérablement des traductions habituelles. Lorsque des divergences se présentent entre le texte massorétique et celui de la Septante ou des versions, nous avons souvent — pour ne pas dire toujours — donné notre préférence au premier, non point par parti pris, ni «par magie littéraliste», comme l'écrivent A. MAILLOT et A. LELIÈVRE, *Les Psaumes,* Ire partie, Genève, Labor et Fides, 1972, p. 7, mais parce que, à l'instar de ces deux traducteurs des psaumes, «nous nous sommes aperçu que, dans bien des cas qui semblaient désespérés aux critiques, ce texte avait un sens très souvent original, qu'il était dommage d'aplanir par des corrections qui le rendent plus clair mais moins nerveux.» Dans un ouvrage récent, R.-J. TOURNAY, *Voir et entendre Dieu avec les Psaumes,* coll. Cahiers de la Revue Biblique, 24, Paris, Gabalda, 1988, p. 1, va dans le même sens: «On est de moins en moins enclin à corriger la Massore, sans pour autant minimiser l'importance de la critique textuelle et de l'examen des diverses versions.»

## I. - Structure et récurrences du texte

Reprenons tout d'abord, dans le texte hébreu, les premiers mots de chaque vers:

2a Élohim
c l'œuvre 3a Toi
3b des nations
4a car
c car
5a toi
6a par toi
7a car
8a car
9a par Élohim

Sans nous préoccuper encore du sens, il est tentant de voir une correspondance entre:

2a ÉLOHIM
3a TOI ..... PAR toi 6a
4a CAR ..... CAR 7a
4c CAR ..... CAR 8a
5a TOI ..... ÉLOHIM ..... PAR ÉLOHIM 9a

Le parallélisme est sans doute un peu faux à cause du TOI de 3a, relégué en fin de vers. Mais il est intéressant de remarquer
— que les CAR ont, de part et d'autre, même fonction;
— qu'il y a correspondance entre les v. 2.5.9. à cause de «Élohim».

Or ce que les premiers mots de chaque vers donnent à penser se trouve confirmé par les temps des verbes. Nous pouvons alors **écrire le texte de la manière suivante:**

PASSÉ LOINTAIN

PASSÉ PROCHE

A 2a *ÉLOHIM,* de nos oreilles
b nous l'avons entendue,
nos pères nous ont raconté
c l'œuvre que tu réalisas
en leurs *jours,*
aux *jours* d'autrefois.

B 3a *TOI,* (par) ta main
3b pour les implanter, ce sont des nations que tu dé-*possédas,*
c pour les étendre, tu maltraitas des peuplades.
4a *CAR* ce n'est pas par leur *épée* qu'ils ont pris *possession* de la terre,
b et leur *bras* ne les a pas *SAUVÉS*
c *CAR* c'est ta droite, ton *bras,*
d la lumière de ta face, *car* tu les aimais.

E 9a *PAR ÉLOHIM* nous le louions tous les *jours.*

---

Nous remarquons que le futur correspond point pour point au passé lointain. À chaque fois est donné un fait — au passé v. 3, — au futur v. 6, avec chaque fois deux explications à ce fait, introduites par CAR (v. 4a et 4c, v. 7a et 8a).

Il peut paraître étonnant que «car tu nous as sauvés» (v. 8) et, dans une moindre mesure, «car ce n'est pas sur mon arc que je compte(-rai)» (v. 7) apparaissent dans la sphère du futur. En réalité, il faut se rappeler que les quatre «car» introduisent des propositions subordonnées au fait à chaque fois énoncé. Elles donnent les motifs pour lesquels le fait s'est réalisé (v. 3) ou se réalisera (v. 6).

Il peut paraître également étonnant que nous négligions l'expression «car tu les aimais» (v. 4d). En réalité, si elle est importante, c'est qu'elle est motif au second degré: elle n'explique pas seule-

PRÉSENT

FUTUR

C 5a (C'est) *TOI* qui es mon roi, *ÉLOHIM!*
b ordonne le *SALUT* de Jacob!

D 6a *PAR* toi, *nos oppresseurs,* nous les encornerons,
b *par ton nom,* nous piétinerons
nos agresseurs.
7a *CAR* ce n'est pas sur mon arc que je compte
b et mon *épée* ne me *SAUVE* pas.
8a *CAR* tu nous as *SAUVÉS* de *nos oppresseurs,*
et ceux qui nous haïssent,
tu les as couverts de honte.

9b Et *ton nom,* pour toujours, nous voulons le célébrer.....

---

ment «ta droite, ton bras...», mais aussi et surtout l'ensemble du du passé (v. 3-4): nous reviendrons sur ce point.

Nous obtenons ainsi:

A: un verset d'introduction: v. 2

B: un fait et deux explications: v. 3-4

C: un appel transitoire entre passé et futur: v. 5

D: un fait et deux explications: v. 6-8

E: une conclusion: v. 9, qui est synthèse de l'ensemble: — à cause des temps; — à cause du vocabulaire.

Comme le montre le soulignement des mots répétés[5], on ne peut manquer d'être frappé par les récurrences du texte. Dressons un tableau récapitulatif.

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| ÉLOHIM | 2.5.9 | 2 | | | 5 | | | 9 |
| JOUR | 2.2.9 | 2.2 | | | | | | 9 |
| TOI | 3.5 | | 3 | | 5 | | | |
| POSSÉDER | 3.4 | | 3.4 | | | | | |
| ÉPÉE | 4.7 | | 4 | | | | 7 | |
| BRAS | 4.4 | | 4.4 | | | | | |
| CAR | 4.4.4.7.8 | | 4.4.4 | | | | 7.8 | |
| OPPRESSEUR | 6.8 | | | | | 6 | 8 | |
| TON NOM | 6.9 | | | | | 6 | | 9 |
| PAR | 6.6.9 | | | | | 6.6 | | 9 |
| SAUVER | 4.5.8 | | 4 | | 5 | | 8 | |

Les récurrences laissent deviner les principaux thèmes de la section et leur répartition se révèle intéressante. Le v. 5 étant frontière, classons les répétitions de même valeur.

1. Nous avons déjà mentionné les quatre «car», qui introduisent une explication à un fait et qui se correspondent deux à deux.

2. *Répétitions ne figurant qu'avant le v. 5*

«Bras» est utilisé dans les deux explications du fait passé.

«(Dé-)posséder» prend place dans le fait passé et dans la première explication qui en est donnée.

Cela indique que POSSÉDER, qui ne sera pas repris par la suite, est important dans la thématique de l'événement historique auquel il est fait allusion.

3. *Répétitions figurant de part et d'autre du v. 5*

«Épée»: ce terme qui apparaît dans la première explication du fait passé a sa réplique dans la première explication du fait futur: celles-ci sont semblables.

Notons que BRAS et ÉPÉE ont même fonction et peuvent être tenus pour équivalents, puisque nous lisons:

5. «L'OEUVRE que tu RÉALISAS»: Ces deux mots sont inscrits en lettres capitales dans la traduction, non parce qu'il s'agit d'une véritable récurrence, mais parce qu'ils viennent tous deux de la racine *p'l*: il est difficile de rendre le jeu de mots en français («la réalisation que tu réalisas»). PAR toi, *bekā* (v. 6a): «toi» est ici en minuscules car il s'agit d'un suffixe dans le texte hébreu et non du pronom personnel indépendant *'attāh* comme aux v. 3a. 5a.

4b: leur BRAS ne les a PAS SAUVÉS.
7b: mon ÉPÉE ne me SAUVE PAS.

4. *Répétition figurant seulement en introduction et en conclusion*

«Jour», terme qui fait inclusion et donne une homogénéité supplémentaire à la section.

5. *Substitution de TOI par PAR Toi*

Tandis que le pronom personnel TOI apparaît dans le fait passé (v. 3a) et dans la transition (v. 5a), PAR apparaît dans le fait futur (v. 6, deux fois) et dans la conclusion (v. 9a). C'est un changement grammatical significatif: jusqu'au v. 5, Dieu est sujet à la deuxième personne; après ce verset, bien que ce soit toujours à Dieu que s'adresse le psaume, c'est NOUS qui devient sujet (sauf au v. 8). Ce remplacement de TOI par PAR est très net lorsque l'on compare le v. 5 au v. 9 et le v. 3 au v. 6.

6. *Répétitions ne figurant qu'après le v. 5*

«Ton nom» (v. 6 et 9): ce terme n'a pas d'équivalent avant le v. 5. Peut-être apparaît-il ici pour compenser la perte du TOI, remplacé par PAR.

«Oppresseurs» (v. 6a et 8a): le terme a même fonction que «nations» et «peuplades» (v. 3bc).

7. *Répétitions figurant au v.5 et de part et d'autre de ce v.*

| Introduction | Explication 1 | Transition | Explication 1 et 2 | Conclusion |
|---|---|---|---|---|
| | SAUVER | SALUT | SAUVER SAUVER | |
| ÉLOHIM | | ÉLOHIM | | ÉLOHIM |

Élohim est personnage principal de cette section: non seulement parce que c'est lui qui fait tout et qu'il est celui auquel on s'adresse, mais aussi parce que l'énonciation de son Nom traverse le texte par trois fois et en des endroits stratégiques.

Apparaît également dans cet ensemble la pérennité du thème du salut. Ce point est d'autant plus important ici que le terme n'apparaîtra plus dans la suite du poème (les quatre emplois du verbe et du substantif sont concentrés dans cette section).

## II. - Commentaire

### A. LE VERSET INTRODUCTIF (v. 2)

C'est un psaume de supplication collective qui commence et cependant rien ne le laisse supposer. Il n'y a pas de formule d'introduction qui précise l'objet du poème. Il faudra attendre le v. 5 pour comprendre qu'il s'agit d'une supplication.

Après l'invocation «ÉLOHIM», le psaume commence directement par un élément important de la foi d'Israël: Dieu a agi en faveur des pères, dans le passé. Toutefois, à travers l'émerveillement du psalmiste dans le premier verset, on pressent déjà que son propos n'est pas désintéressé. C'est, adressée à Dieu, une «captatio benevolentiae»[6], ce que confirmera la suite.

Élohim: l'invocation donne d'emblée la tonalité du psaume. On ne veut pas tant parler de Dieu que Lui parler. Une prière qui dédaignerait le vocatif mériterait-elle encore ce nom?

> Élohim, de nos oreilles nous l'avons entendue,
> nos pères nous ont raconté
> l'œuvre que tu réalisas en leurs jours,
> aux jours d'autrefois.

Il y a plusieurs analogies entre le *Ps 44* et le *Ps 78*. Retenons-en une pour l'instant, qui manifestera la manière originale dont use notre psaume pour se référer au passé. Nous lisons en *Ps 78*, 2-5:

> Je vais ouvrir la bouche pour une parabole,
> et dégager les leçons d'*autrefois.*
> Ce que *nous avons entendu* et ce que nous savons,
> ce que *nous ont raconté nos pères,*
> nous ne le cacherons pas à leurs fils,
> nous *raconterons* à la génération future
> les louanges de Yahwé et sa puissance,
> les merveilles qu'il a opérées.
> Il a établi un témoignage en Jacob, mis une Loi en Israël,
> il a ordonné à *nos pères*
> de les faire connaître à leurs fils...

Le vocabulaire commun (mots soulignés) est l'indice d'une thématique commune. Dans les deux cas, il est question pour les uns de «raconter», pour les autres «d'entendre» les œuvres que Dieu accomplit «autrefois» pour «les pères». Mais il y a entre les deux textes une différence: le *Ps 78* se situe dans la chaîne de transmission,

6. L. JACQUET, *Les Psaumes et le cœur de l'homme*, vol. II, Gembloux, Duculot, 1977, p. 27.

entre les générations passées et les générations futures. Il insiste sur le devoir de raconter et le psalmiste se présente comme celui qui met en œuvre ce devoir sacré:

> Mon peuple, prête *l'oreille* à mon enseignement,
> tendez votre oreille aux paroles de ma bouche (v. 1).

Puis le psaume brosse une vaste fresque de l'histoire du peuple de Dieu depuis le don de la Loi jusqu'à David.

Le *Ps 44* a une tonalité différente: non seulement il ne retient qu'un point de l'histoire (l'installation en Canaan, v. 2), mais encore ce n'est pas tant sur le devoir de raconter qu'il insiste que sur le résultat: «nos pères nous ont raconté» et nous connaissons ainsi les merveilles que Dieu a accomplies en leur faveur.

Pour reprendre notre illustration, tandis que le *Ps 78* se place comme un maillon dans la chaîne de transmission entre les générations passées et les générations futures et que c'est précisément la narration des hauts faits du Seigneur qui fait le lien entre elles, le *Ps 44* quant à lui se situe au bout de la chaîne de transmission: il sous-entend que, s'il peut rappeler avec émerveillement les actions divines passées (et à cet égard l'insistance du v. 2 sur le passé, «en leurs jours, aux jours d'autrefois», est d'une grande habileté), il n'aura rien à dire en revanche de la bienveillance de Dieu à l'égard de la génération présente.

La situation du peuple apparaît ainsi doublement incompréhensible: d'abord parce que Dieu a agi en faveur des pères; se trouve ainsi creusé un fossé entre le passé et le présent. Pourquoi Élohim n'intervient-il plus aujourd'hui (v. 10-17), alors qu'il l'a si bien fait autrefois? Ensuite parce qu'il n'y a pas eu d'interruption dans la transmission des hauts faits de Dieu. Si les pères ne s'étaient pas acquittés de leur devoir de raconter, on pourrait alors comprendre que Dieu n'agisse plus. Cela signifierait que la génération présente ne connaît plus les merveilles de Dieu et du même coup sa Loi, car actions de Dieu dans l'histoire et Loi sont indissociablement liées dans la catéchèse d'Israël. Ce sont les interventions d'Élohim en faveur du peuple et la Loi qu'il lui a octroyée qui donnent à Israël son identité de peuple de Dieu.

Pour cette raison, à quelque endroit de la chaîne que l'on se situe, raconter est un devoir prescrit en toutes lettres et de nombreuses fois dans le Pentateuque. Témoin ce texte d'*Ex 10, 2*: «J'ai appesanti (le) cœur (de Pharaon)... afin d'opérer mes signes au milieu de son peuple, pour que tu racontes aux oreilles de ton fils et du fils de ton fils comment je me suis comporté en Égypte et

**les signes que j'ai réalisés chez eux, en sorte que vous sachiez que** je suis Yahvé.»

Même idée en *Jos 4,* 6-7, directement en rapport avec notre texte, puisqu'il y est question du passage du Jourdain et de l'installation en Terre Promise: «Quand demain vos fils vous interrogeront, ...vous leur direz: 'Quand l'Arche d'Alliance passa le Jourdain, les eaux du Jourdain furent coupées et ces pierres serviront de mémorial pour les fils d'Israël à jamais'.» La même idée est reprise un peu plus loin dans le même chapitre (v. 21): «...afin que tous les peuples de la terre sachent combien est forte la main de Yahvé». Conclusion intéressante dans notre perspective: en *Ex 10,* 2 et *Jos 4,* la transmission des hauts faits divins est liée à la révélation de l'identité de Dieu. C'est en partie pour que les fils d'Israël et tous les peuples sachent que Yahvé est le seul Dieu que celui-ci accomplit des merveilles.

Nous devinons déjà dans ce v. 2 de notre psaume toute l'habileté de l'argumentation qui suivra (v.10-17). Accomplir des merveilles est pour Élohim une nécessité, s'il veut être reconnu comme le seul Dieu. Il en va de la reconnaissance de son identité.

Ce v. 2 prépare ainsi la supplication, car dire les exploits de Dieu, c'est dire Dieu lui-même. S'il n'y a plus de hauts faits, c'est qu'il n'y a plus de Dieu (*Ps 79,* 10: «où est leur Dieu?»).

Pour Israël, oublier les hauts faits de Dieu, c'est oublier son Alliance (*Ps 78,* 10-11). C'est se condamner. Mais rien de tel dans le *Ps 44.* C'est bien le contraire qui se trouve affirmé: «Les pères ont raconté les œuvres»; du même coup ils ont dit l'Alliance «qu'ils n'ont pas oubliée» (v. 18). La situation présente est donc incompréhensible. Tout s'est passé normalement dans la transmission et le résultat est contraire aux espérances escomptées.

Nous comprenons que, si ces deux vers qui ouvrent le *Ps 44* ne disent rien de la situation présente, ils préparent en fait le douloureux étonnement du psalmiste.

C'est par une évocation du passé qu'Israël commence sa prière. Cette manière de procéder, nous le pressentons déjà, n'est pas désintéressée. C'est un moyen de rappeler à Dieu son Alliance: puisque les bienfaits inhérents à l'Alliance ne se font plus sentir, c'est que l'un ou l'autre des partenaires est infidèle. Or le peuple proclamera sa fidélité (v. 18-23). Dieu aurait-il alors abandonné son peuple? Ne serait-il plus fidèle?

Rappeler à Dieu ses hauts faits, c'est du même coup l'exhorter à agir, pour que les faits ne démentent pas la promesse.

B. LE FAIT PASSÉ

Pour commenter les v. 3-4, nous organisons ainsi le texte:

1. *3bc. 4d2*

Pour les implanter, ce sont des nations que tu dépossédas,
pour les étendre tu maltraitas des peuplades,
..... car tu les aimais.

2. *3a. 4abcd1*

..... Toi, par ta main,
.....
car ce n'est pas par leur épée qu'ils ont pris possession de la terre,
et leur bras ne les a pas sauvés,
car c'est ta droite, ton bras,
la lumière de ta face...

Nous justifierons cette option dans le cours de ce commentaire.

1. *3bc. 4d2*

Les deux stiques du v. 3bc forment un vers, qui met en œuvre un parallélisme synonymique: la même idée est reprise, avec des termes différents, dans chacune des parties du vers.

Habituellement, quand Israël fait référence à un événement ancien de son histoire, c'est à la Pâque et à la sortie d'Égypte ou à l'exode et au don de la Loi qu'il pense d'abord (cf. *Dt 6,* 20-24): ces événements sont fondateurs du peuple.

Ici le psaume fait allusion à l'entrée en Terre Promise sous la conduite de Josué. Le procédé est moins courant mais légitime dans le cas précis: la référence à l'arrivée en Canaan est exigée par la situation. Le peuple est exilé (v. 12b) — ou du moins est ici utilisée cette image conventionnelle — et se rappelle l'événement à la faveur duquel il est entré en possession du pays promis aux pères par Yahvé.

En outre, dans la perspective du Deutéronome, la terre ou le pays (terme utilisé au v. 4) est le symbole de l'Alliance. Selon le *Dt,* Dieu fait don de la Torah à Israël pour qu'il la mette en pratique dans le pays dont il va prendre possession. On remarque le lien étroit qui unit le pays et la Loi. C'est dans le but d'observer les commandements que la terre est donnée à Israël. Celle-ci est donc subordonnée à l'exécution des prescriptions de la Torah. On

peut donc dire que, dans le contexte de l'Alliance, la possession de la terre est le vivant symbole de l'observance de la Loi. Respect de la Torah de la part du peuple, don du pays de la part de Dieu, telles sont les clauses de l'Alliance.

Nous avons remarqué au verset précédent l'habileté de l'allusion: dire que les actions éclatantes de Dieu ont été transmises, c'est attester que les observances inhérentes à l'Alliance ont été elles aussi transmises. Ici, nous avançons d'un pas: rappeler à Dieu l'installation dans le pays promis, c'est une nouvelle manière de lui rappeler ses promesses. Or la situation dans laquelle se trouve le peuple (v. 10-17) est exactement celle annoncée en cas d'infidélité (*Dt 28,* 15 ss). Alors, comme au verset précédent, se trouve suggérée la question: Dieu ne serait-il plus fidèle?

«Déposséder (*yrš*) des nations, maltraiter des peuplades»: tel est le préalable indispensable à l'installation du peuple. Notons d'ailleurs que le texte hébreu respecte l'ordre chronologique (déposséder, puis implanter), dont notre traduction ne rend pas compte[7]. En outre, le texte massorétique met en valeur le terme «nations», puisque celui-ci figure en tête du vers. Il convient donc de l'apprécier à sa juste valeur, d'autant que les noms communs qui ouvrent un vers sont rares dans le *Ps 44.*

Mais avant d'en venir au mot «nations», remarquons que ni le vocabulaire de ce v. 3, ni même le thème qui le sous-tend ne sont originaux. Témoins les *Ps 78,* 55 et *80,* 9. C'est en ces termes que le premier fait référence à l'entrée en Canaan: «Il chasse (*grš*) devant eux des *nations.*» Par la métaphore de la vigne, le second fait allusion au même événement en des termes semblables: «La vigne que tu as retirée d'Égypte, tu l'as *implantée* (*nṭ'*) en chassant (*grš*) *des nations.*»

On sait l'importance que la Bible attache aux nations, toujours opposées au peuple de Yahvé. Israël se sait distinct de tous les autres peuples, à cause de Dieu qui a voulu veiller sur lui et lui donner sa Loi, en scellant une Alliance avec lui: «Voici un peuple qui habite à part; il n'est pas rangé parmi les nations.» Si Israël

7. Il y a deux manières d'entendre le v. 3: 1. «Ce sont des nations que tu as dépossédées, et tu les as implantées...» 2. «Ce sont des nations que tu as dépossédées, et tu les as implantés (sous-entendu: les pères)...» Cette seconde manière de comprendre, qui est celle de la Septante, semble la meilleure car l'intérêt du psalmiste ne porte pas sur le sort des nations mais sur celui du peuple. Il faudrait traduire littéralement: «Ce sont des nations que tu dépossédas et tu les implantas...» Mais on voit l'ambiguïté de cette traduction, qui reviendrait à la première solution. C'est la raison pour laquelle nous sommes contraint de bouleverser l'ordre des termes.

manifeste une si grande méfiance envers les nations, c'est qu'elles risquent à tout moment de le dominer politiquement et de l'annexer et, de ce fait, de lui faire perdre sa vocation de peuple adorateur du seul vrai Dieu. Au cours de son histoire, Israël n'a eu que trop tendance à imiter les nations et donc à perdre son identité.

Aussi les nations sont-elles le plus souvent méprisées dans l'Ancien Testament, non seulement en fonction du risque de séduction qu'elles représentent, mais encore parce qu'aucune d'entre elles n'a été choisie par Dieu pour qu'il lui réserve sa faveur. Elles peuvent bien être l'instrument des desseins de Dieu (ainsi Cyrus et même Assur), mais c'est toujours au service du peuple élu. Dans cette perspective, ne nous étonnons pas que l'expulsion des nations soit le préalable à l'installation dans un pays où «coulent le lait et le miel». Et il est normal que Dieu donne une bonne terre à son peuple, au détriment des nations. Le don d'un bon pays est le signe sensible de la faveur que Dieu réserve à Israël: «C'est un bon pays que nous donne Yahvé notre Dieu» (*Dt 1,* 25).

Mais pourquoi Israël a-t-il été choisi par Dieu? Pourquoi les pères sont-ils entrés en possession de la terre? La réponse est dans le texte: «car tu les aimais» (*rṣh*), ce qui signifie: «c'est en eux que tu as mis ton plaisir.»

Cette expression, située dans le texte à la fin de l'évocation du fait passé, en est l'achèvement. Elle ne porte pas uniquement sur le v. 4cd. S'il est vrai que «la droite, le bras, la lumière de la face» de Yahvé ont agi en faveur du peuple, il est encore plus important de comprendre — et cette explication englobe la précédente — que, si Dieu a déshérité des nations pour implanter Israël, c'est parce qu'il l'aimait. Telle est la raison pour laquelle nous relions l'expression «car tu les aimais» à l'évocation du fait passé (v. 3bc).

L'amour d'Élohim pour Israël est le seul motif par lequel on peut justifier l'élection. Tout l'Ancien Testament en porte témoignage: «Si Yahvé s'est attaché à vous et vous a choisis..., c'est par amour (*'hb*) pour vous» (*Dt 7,* 7-8). Les prophètes quant à eux insisteront toujours sur la gratuité du don divin. Ainsi Osée, qui a été particulièrement sensible à ce fait: «Lorsqu'Israël était enfant, je l'ai aimé (*'hb*)» (*Os 11,* 1).

Dans le *Ps 44* l'amour de Dieu explique non seulement l'installation en terre promise, mais surtout l'élection, dont le don du pays est le signe. Paradoxalement, ou peut-être logiquement, c'est toujours au moment où Israël vit une situation difficile, un exil par exemple, qu'il prend le mieux conscience de son élection. Lorsque

les conséquences du choix d'Élohim ne se font plus sentir, Israël se souvient alors de la faveur dont il a été l'objet. Ce fait explique sans doute pour une part les fréquentes allusions au passé, dont nombre de supplications collectives sont les témoins.

«Pour les implanter... pour les étendre»: c'est une métaphore («planter») courante chez Jérémie qui est ici utilisée. Or il est curieux de constater que, dans toutes les phrases où ce verbe est employé en *Jr,* Dieu en est le sujet grammatical (*Jr 11,* 17; *12,* 2; *17,* 6; *18,* 9; *24,* 6; *32,* 41; *42,* 10; *45,* 4). Même le méchant, c'est Dieu qui l'a planté (*Jr 12,* 2). Mais, dans la plupart des cas, c'est Israël lui-même qui a été planté par Yahvé (*Jr 11,* 17; *24,* 6; *42,* 10 et surtout *32,* 41): «Je conclurai avec eux une Alliance éternelle, je les planterai vraiment en cette terre.»

Cette métaphore du plant est suggestive et manifeste bien que Dieu est le maître, car un plant peut toujours être déraciné, s'il ne donne pas les résultats escomptés. Témoin *Jr 45,* 4: «Voici que je démolis ce que j'ai bâti, et ce que j'ai planté, je le déracine, c'est-à-dire tout ce pays.»

Pas de plant sans quelqu'un pour le mettre en terre et le cultiver (*Ex 15,* 17; *2 Sm 7,* 10; *Ps 80,* 9). Utiliser cette image, c'est souligner qu'Israël est dans la main de Dieu, tout comme un plant est dans la main du vigneron, qui en dispose comme il veut, suivant les satisfactions qu'il en obtient (*Is 5,* 1-7).

2. *3a. 4abcd1*

Si le terme nations est mis en valeur au v. 3, il faut également accorder une attention spéciale à «Toi, (par) ta main». C'est en effet cela qui est d'abord affirmé: Dieu est le seul auteur de l'entrée en Canaan.

L'amour de Dieu pour Israël a été la cause de l'installation en Terre Promise (v. 3bc. 4d2). Dans cette perspective, les deux «car» introduisant les v. 4a et 4c sont des motifs visant à montrer que Dieu seul (v. 3a) a été à l'origine de la prise de possession du pays: en effet («car»), dit le psalmiste, ce n'est pas leur épée qui les a sauvés, mais («car») c'est ta droite qui a tout fait. Ces deux explications sont comme l'endroit et l'envers d'une même médaille. À une explication négative succède une explication positive, mais toutes deux relèvent du même thème.

Là encore, rien de très original par rapport aux autres livres bibliques, ni par rapport à d'autres psaumes. Rien de plus conforme à la tradition que d'attribuer la victoire, non aux hommes, mais

à Dieu:

> On prépare une cheval pour le jour du combat,
> mais en définitive la victoire dépend du Seigneur (*Pr 21,* 31).

La virulence d'un Isaïe n'est donc pas étonnante quand on semble compter uniquement sur soi-même en oubliant Yahvé (*Is 31,* 1-2): «Malheur! ils descendent en Égypte pour y chercher du secours. Ils s'en remettent à des chevaux. Ils font confiance aux chars parce qu'ils sont nombreux, aux cavaliers parce qu'ils sont en force, mais ils n'ont pas un regard pour le Saint d'Israël, ils ne cherchent pas le Seigneur.»

Mais il n'y a rien qui ressemble à ce reproche d'Isaïe dans les psaumes: jamais il n'y est dit qu'Israël prend l'épée pour se défendre de l'oppresseur. Quand il s'agit de prendre l'épée, c'est à Dieu qu'on demande de le faire (*Ps 35,* 1-3; *79,* 6). Tous les psaumes, même les plus belliqueux et les plus virulents, sont témoins de ce parfait mépris d'Israël à l'égard de sa seule force. Dieu seul agit, c'est une certitude.

«Leur bras ne les a pas sauvés» (v. 4b): Dieu seul est auteur du salut, et donc de la victoire[8]. Si le bras de l'homme, même prolongé par une épée, est impuissant, le bras de Yahvé frappe ceux qui s'opposent à son dessein de salut en faveur de son peuple (*Ps 77,* 16; *89,* 11.14). «Ta droite, ta main»: autant d'expressions qui expriment l'action miraculeuse de Dieu lors de l'entrée en Canaan. Tout y a été le fait de Dieu et non des hommes[9].

À ces notations quasi physiques (ta droite, ton bras) s'en ajoute une autre qui donne au texte une coloration particulière: «la lumière de ta face». Pour les Israélites, ou bien Yahvé «cache sa face» (v. 25), ou bien il manifeste «la lumière de sa face». Cette dernière expression est synonyme de bonheur et de salut:

> Beaucoup disent: 'qui nous fera voir le bonheur?'
> pour nous, Seigneur, fais lever sur nous la lumière de ta face (*Ps 4, 7*).
> Fais briller ta face et nous serons sauvés (*Ps 80,* 4).

Ainsi acquis par Yahvé au bénéfice d'Israël, le pays devient le domaine de Dieu (*Jos 22,* 19; *Os 9,* 3; *Jer 16,* 18; *Ez 36,* 5). Sous-jacente ici, cette image est déjà un argument que fait jouer le psaume: si Israël est exilé, Yahvé n'a plus de domaine sur terre.

---

8. Dans le *Ps 44,* le salut passe nécessairement par la victoire, puisque nous sommes en contexte de guerre; voir *Ps 20,* 6-7.

9. Sur ce thème, les citations sont innombrables: *Ex 15,* 6.12; *Jos 11,* 9; *23,* 3.10; *24,* 11-13; *Is 59,* 16; *63,* 5.12; *Ps 28,* 8; *36,* 16 s, etc.

C. TRANSITION

C'est Toi qui es mon roi, Élohim,
ordonne le(s) salut(s) de Jacob.

Avec ce v. 5 se trouve dévoilée la raison pour laquelle le passé a été évoqué: Jacob a besoin d'être sauvé. Nous en trouvons confirmation dans le vocabulaire du verset: sur les sept mots qui le composent, trois sont empruntés aux vers précédents: Toi, Élohim, salut. On notera toutefois que ce vocabulaire est bien conventionnel. Comparons par exemple ce v. 5 à *Ps 74*, 12:

Pourtant, *Élohim, mon roi* dès *l'origine,*
*l'auteur des saluts* au sein des pays[10].

Dans le *Ps 44*, la supplication (v. 5b) est précédée d'une phrase pleine de confiance: «C'est Toi qui es mon roi, Élohim.» Cette dernière invocation est la reprise du nom divin, qui ouvrait le poème. Mais, cette fois, le terme est chargé de tout ce qui a précédé. C'est ce que confirme le «Toi», qui renvoie évidemment au «Toi» du v. 3a. Le Dieu que l'on invoque aujourd'hui est celui qui a donné la terre en héritage. Le v. 5b constitue bien une supplication, mais le v. 5a lui donne une tonalité particulière, dont la confiance est sans doute la caractéristique: celui qui est «mon roi dès l'origine» ne peut que vouloir le salut de Jacob.

Au v. 7, nous remarquerons le passage du «nous» au «je». Sans doute le tour singulier du v. 5a, «mon roi», n'est-il pas nécessairement à mettre en rapport avec ce «je» du v. 7, parce qu'il n'est pas rare dans un texte dont «nous» est sujet (voir par exemple *Ps 74*, 12). Dans notre psaume, le tour singulier («mon roi») veut sans doute faire pendant au «Toi» et il donne ainsi une allure personnelle à la supplication. On remarquera d'ailleurs que cette formule est, en Israël, une profession d'attachement à la personne du roi. Appliquée à Yahvé, l'expression «mon roi» est la formule par laquelle les Israélites peuvent confesser publiquement les prérogatives du Dieu qui a créé le monde et choisi Israël (*Ps 74*, 12.17; *47*, 3-5, 8-9). Là encore, s'adresser à Yahvé-roi dans le contexte du psaume 44 est plein de sens: qu'il manifeste, par son intervention, qu'il est roi d'Israël depuis longtemps. Si sa puissance cosmique l'en rend capable, la faveur qu'il a toujours réservée à Israël l'exige.

10. «Origine», *qedem*: même mot qu'au v. 2d et traduit par «autrefois»; «l'auteur»: même racine *p'l* qu'au v. 2d «l'œuvre que tu réalisas»; «les saluts», comme au v. 5: pluriel d'abstraction (cf. P. JOÜON, *Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome, 1923, § 136g).

Yahvé-roi est celui qui donne le salut (substantif utilisé au v. 5b): ce titre appliqué à Dieu suffit pour donner à cette affirmation le statut d'une certitude. Dire «mon roi» à Yahvé, c'est, au cœur de la supplication, donner une note de confiance. Aussi bien le salut d'Israël ne peut-il venir que de Dieu lui-même.

Dans la situation présente, il suffit que Dieu «ordonne» (le verbe est ici au *piel*) le salut. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que, dans le *Ps 74*, 12 (déjà cité), le verbe «ordonner» est remplacé par le mot «auteur», utilisé au v. 2c du *Ps 44* (cf. n. 10): accomplir une œuvre éclatante, semblable à celle de l'entrée en terre promise, revient à donner le salut. Au fond, quand Israël sollicite le salut, il ne demande rien d'autre que la réédition d'un exploit que Dieu a déjà accompli.

Ce que les Israélites réclament de leur Dieu, ce n'est pas tant le salut que son salut, la lumière que sa lumière. C'est que, pour eux, il n'est point de salut en dehors de leur Dieu. Leur histoire est tellement liée à Yahvé et à ses interventions qu'ils n'imaginent pas pouvoir vivre en dehors de lui. Aussi est-ce l'expérience historique du salut que Dieu donne qui permet à Israël d'en faire un thème privilégié de sa prière.

D. LE FAIT FUTUR

1. 6a: Par toi, nos oppresseurs, nous les encornerons,
   b par ton nom, nous piétinerons nos agresseurs.

Telle est la certitude du psalmiste touchant l'avenir du peuple. Structurellement, ce fait futur est une reprise du fait passé: au fait énoncé sont jointes deux explications. De même, dit le psalmiste, que toi, Élohim, tu déshéritas des nations pour implanter nos pères, de même c'est par toi que nous encornerons nos adversaires. Le passé est le gage de l'avenir et c'est à la lumière du premier que s'éclaire le second. Dans la détresse de la situation présente (v. 5), un champ d'espérance (v. 6-8) s'ouvre pour le peuple, dont le passé est le garant (v. 3-4).

Au v. 3 correspond donc le v. 6; mais ni le ton ni la forme ne sont semblables de part et d'autre.

a. *Le ton* : tandis que le v. 3 est de style constatif et se contente d'enregistrer — avec émerveillement certes — l'œuvre de Dieu accomplie dans les temps anciens, le v. 6 quant à lui a un ton beaucoup plus virulent. À la consolation empreinte d'enthousiasme succède

la fureur d'un opprimé. Notre psaume, nous l'avons déjà noté, utilise volontiers les métaphores. Ici est mise en œuvre une métaphore inspirée par le comportement des taureaux, qui encornent leurs victimes (le verbe est ici au *piel*), les renversent et les piétinent. Bien que rude, l'image n'a rien d'original. C'est souvent qu'Israël, dans un esprit revanchard, se compare au taureau prêt à écraser sa victime (*Ez 34,* 21; *Ps 92,* 1; *Is 63,* 6). En *1 R 22,* on trouve ce même verbe encorner: «Sédécias..., s'étant fait des cornes de fer, dit: 'Ainsi parle le Seigneur: avec celles-ci, tu *encorneras* Aram jusqu'à l'achever'.» C'est que les cornes sont symboles de la puissance et de la force: «Joseph est son taureau premier-né, honneur à lui! ses cornes sont deux cornes de buffle avec lesquelles il heurtera les peuples» (*Dt 33,* 17).

Le verbe piétiner relève de la même métaphore: «Je briserai Assur dans mon pays, et sur mes montagnes je le piétinerai» (*Is 14,* 25). Courante dans la Bible (*Jr 48,* 25; *Ez 34,* 21; *Is 63,* 6...), l'image est conventionnelle dans les psaumes (*92,* 11; *60,* 14; *108,* 14). Dans le *Ps 44,* la jonction des deux verbes «encorner» et «piétiner» permet la mise en œuvre d'un parallélisme synonymique.

b. *La forme*: Avec le v. 6, nous sommes toujours au vocatif en ce sens que c'est bien à Dieu que s'adresse le psalmiste; la formule «par toi» en est l'attestation. Mais ce n'est pas un vocatif complet comme au v. 30, où nous lisions: «Toi... tu...». Ici le sujet de la phrase change. Au v. 3, c'est Dieu qui fait tout (c'est lui qui déshérite et maltraite). Au v. 6, c'est à «nous» que, «par toi», reviendra la charge de piétiner l'oppresseur.

À quoi est dû ce changement? Sans doute à la fureur revancharde du psalmiste. Mais faut-il voir là une contradiction avec l'affirmation déjà énoncée selon laquelle les psaumes — même les plus virulents — sont témoins du parfait mépris d'Israël à l'égard de sa seule force? S'engager dans cette voie conduirait à une impasse. Il ne faut pas oublier que l'expression «par toi» figure en tête de vers et qu'elle est complétée par cette autre formule: «par ton nom». Si Israël agit, ce ne peut être que «par» Dieu, sans qui il ne peut rien. Quand le pronom «nous» accède au stade de sujet, il faut évidemment que Dieu le soutienne.

Le psalmiste semble ainsi moins candide qu'au v. 3. Dans son émerveillement pour l'action passée, il attribue à Dieu seul l'entrée en terre promise: Israël n'est intervenu en aucune manière. La situation passée se trouve idéalisée. Dans la vision future, le psalmiste

est plus réaliste. Il sait bien que, en définitive, si c'est «par» Dieu que tout se réalise, le peuple est pourtant l'instrument de l'action à accomplir. Le psaume revient donc à une vue plus juste, plus réelle et moins naïve des événements, tout en se laissant emporter par sa fureur.

Ce que le v. 6 perd à cause du passage du «tu» au «nous» se trouve compensé par l'expression «par ton nom», apparaissant pour la première fois dans le psaume. Dire «le nom» de Yahvé, c'est exprimer sa présence agissante et efficace: il est celui qui agit en faveur de son peuple. Le nom de Yahvé évoque bien sûr la nature de Dieu mais aussi et peut-être surtout ses actions, son pouvoir de salut ainsi que son autorité et sa souveraineté (*Ps 118,* 10-11; *Is 30,* 27). Le nom, c'est le pouvoir de Yahvé, mais c'est aussi ce par quoi celui-ci donne prise sur lui (*Ex 3*). Les Israélites sont d'ailleurs ceux qui sont appelés du nom de Yahvé (cf. *Is 43,* 7; *63,* 19). Le nom de Dieu est le signe par lequel ils se mettent en contact avec Yahvé, puisqu'ils n'ont pas d'image de Dieu: le nom fait fonction de représentation. Mais si le nom donne prise sur Dieu, on ne s'approprie pourtant pas Dieu. Un indice le confirme bien: ce nom est entouré de mystère (*Ex 3*) et l'on en vient d'ailleurs à ne plus oser prononcer le nom de Yahvé.

Invoquer le nom de Dieu ne peut donc se faire en vain. Dire le nom de Dieu, c'est se rappeler ses actions passées et son renom, c'est-à-dire ce qui fait sa gloire. Or ce qui fait la gloire de Yahvé, ce sont les événements de l'histoire dans lesquels il est intervenu: délivrances et prodiges (*Ez 36,* 20-23).

Ce n'est pas en vain qu'Israël invoque ici le nom de Yahvé: son renom l'exige.

2. 7a: Car ce n'est pas sur mon arc que je compte
b et mon épée ne me sauve pas.
8a Car tu nous as sauvés de nos oppresseurs
b et ceux qui nous haïssent, tu les as humiliés.

Au v. 4, les «car» portaient sur «toi, ta main». Le même phénomène se reproduit ici: les deux «car» explicitent «par toi», «par ton nom», preuve, s'il en est besoin, que le «nous» ne va pas sans un «par toi».

«C'est par toi que nous encornerons nos adversaires», veut dire le psalmiste; en effet (car) ce n'est pas sur mon arc que je compte. C'est par ton nom que nous piétinerons nos oppresseurs, puisque (car) c'est toi qui nous as sauvés.

Nous notons, dans ces deux explications introduites par deux «car», une différence avec leur équivalent du v.4: tandis qu'au v.4 nous avions l'endroit et l'envers d'une même médaille, ici rien de semblable. À quel événement fait donc allusion le v. 8? Il reprend ou bien le fait passé dont il est question au v. 3abc (l'entrée dans le pays) ou bien un fait ou un ensemble de faits du passé non déterminés: nous aurons l'occasion d'aborder ce problème en commentant le v. 8.

La thématique du v. 7 est la même que celle du v. 8: le vocabulaire l'atteste (épée, sauver). Toutefois, ce verset marque un changement par rapport à tout ce qui précède: pour la première fois dans le texte apparaît un «je». Le verbe est à la première personne du singulier (voir v. 5: «mon roi»).

Qui est ce «je», d'autant plus étonnant qu'il surgit au cœur d'une supplication collective, dans laquelle le «nous» est normalement requis?

De deux choses l'une: ou bien ce «je» est collectif et équivaut, pour le sens, à un «nous»; dans cette hypothèse, le «je» veut donner au psaume une force persuasive grâce au tour personnel; la déclaration qu'énonce le vers («ce n'est pas sur mon arc que je compte») acquiert une plus grande intensité et y gagne en authenticité. Ou bien — seconde hypothèse — le «je» est représentatif: c'est un individu singulier qui s'exprime et qui laisse affleurer sa pensée personnelle dans la supplication collective qu'il proclame dans l'assemblée cultuelle. Qui est donc cet individu? Un chantre anonyme? Un élément du vers — l'arc dont il est question au v. 7a — peut laisser deviner sa personnalité: l'arc est souvent l'apanage d'un chef responsable (*Jos 24,* 12; *Os 1, 7*). Dans l'antiquité les chefs mettaient souvent leur confiance dans leur arc. Si ce psaume était utilisé dans le cadre d'une liturgie pénitentielle, rien n'empêche de penser que le président de la célébration était aussi celui qui, soutenu par les chœurs, chantait le psaume au nom de toute l'assemblée. Dans ce cas, il est normal qu'il laisse transparaître son identité dans le psaume par quelques «je»[11]. Ce procédé est d'ailleurs justifié si l'on songe que le comportement du chef (roi ou chef d'armée, par exemple) commande celui du peuple dont il est responsable.

Ainsi destin du peuple et destin du roi sont indissociablement liés. Aussi bien, en Israël, les élections particulières n'ont de sens qu'en fonction de la vocation du peuple.

11. Si l'arc renvoie au roi, c'est le signe que le psaume réutilise un élément ancien par rapport à son époque de rédaction.

Il y a donc tout lieu de supposer que le «je» de ce v. 8 (et la même conclusion vaudra aux v. 16-17) est représentatif, plus encore que collectif. La voix du responsable du peuple s'y laisse reconnaître pour montrer qu'il se distingue des chefs des «nations», qui «comptent sur leur arc». À lui, Dieu seul peut donner la victoire.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, la seconde explication (v. 8) n'a pas son équivalent au v. 4cd. Le seul point commun entre 4cd et 8 est le «tu», que le psalmiste avait abandonné au v. 6.

Dans les v. 6-8, le passé, gage de l'avenir, est utilisé à un double niveau: d'une part le futur est envisagé comme l'exacte réplique du passé (v. 3bc et 6, plus les deux «car» de part et d'autre), d'autre part le passé devient motif à espérer une prochaine victoire (v. 8). Telle est l'originalité de ce v. 8: il reprend le passé tout entier comme un motif de confiance: c'est d'ailleurs ce que montre le verbe sauver employé au *hifil* (comme au v. 4b): la cause du salut, c'est Dieu lui-même.

À quels événements antérieurs le v. 8 fait-il allusion? Peut-être à l'entrée en Canaan, évoquée au v. 3bc, mais le fait n'est pas certain: le vocabulaire n'est pas le même dans l'un et l'autre cas. Le v. 8 est beaucoup plus général: «oppresseurs», «ceux qui nous haïssent» (au *piel*), «tu les as humiliés» (au *hifil*). Rien dans ces termes qui permette de préciser l'événement historique auquel ils font allusion. Peut-être s'agit-il de la Pâque et de la sortie d'Égypte, événements fondateurs et donc toujours au moins implicitement sous-jacents lorsqu'Israël fait référence à des événements postérieurs.

Si Dieu a été fidèle dans les événements du passé, il ne peut faire autrement que de le rester dans l'avenir. Au sein de la détresse présente surgit l'espoir de temps meilleurs, où le salut du peuple ne pourra advenir que par la fidélité du Dieu qui a sauvé et qui donc sauvera encore, en libérant son peuple de tous les esclavages.

### E. CONCLUSION. PÉRENNITÉ DE LA LOUANGE

9: Par (grâce à) Élohim, nous (le) louions tous les jours,
et ton nom pour toujours nous voulons le célébrer.

Finalement, après avoir exprimé son admiration pour les faits passés, après avoir dit son espérance en Dieu qui sauve, c'est la louange qui retient le psalmiste. Celle-ci a été le fait du peuple avant l'épreuve (v. 9a); elle se prolonge dans l'adversité (v. 9b). Le psaume n'exprime donc pas seulement un engagement à louer, lorsqu'Israël aura retrouvé le bonheur: quoi qu'il arrive, Israël

loue Élohim: la répétition de ce nom marque bien la continuité (v. 2a. 5.9).

C'est bien du nom de Dieu qu'il est question, car ce nom qu'Israël célèbre, c'est celui-là même (v. 6b) qui fera battre les ennemis. La louange n'est donc pas ici purement désintéressée.

Dieu du passé (v. 2c-3), Dieu du futur (v. 6.9b), Yahvé est celui en qui Israël trouve réconfort dans la situation présente.

Pour ce faire, il le loue et le célèbre. Arrêtons-nous sur ce dernier terme: *ydh.* Rarement attesté au *qal,* ce verbe est souvent utilisé au *hifil* ou au *hitpaël,* qui lui donnent un sens causatif. Comment le traduire? Louer, confesser, célébrer et rendre grâce sont les acceptions les plus courantes et rendent compte des différentes connotations du terme.

*Ydh* revient à confesser le Dieu de l'Alliance, à reconnaître ses bienfaits et donc à le louer et à lui adresser une action de grâce (ce qui explique le sens causatif: il y a toujours un motif à l'action de grâce). De ce fait, le verbe connote une idée de mémoire: on se rappelle les interventions divines pour les célébrer.

Tel est bien ici le cas: on veut célébrer le Nom grâce auquel on est devenu peuple élu (v. 3) et grâce auquel on espère «piétiner les agresseurs» (v. 6).

Au total, si la supplication apparaît dès le v. 5, elle n'empêche pas le psalmiste de louer et de célébrer le nom d'Élohim pour les merveilles qu'il a réalisées (v. 2-4), point d'appui de celles qu'il accomplira encore (v. 6-8). Cette section (v. 2-9) va servir de toile de fond à la lamentation (v. 10-17) pour donner naissance à la supplication (v. 24-27). La protestation d'innocence (v. 18-23) n'en acquerra que plus de force.

*F-75014 Paris* Jean-François BAUDOZ
170, boulevard du Montparnasse

**Sommaire.** — Assez conventionnelle par le vocabulaire et les thèmes qu'elle utilise, la première partie du *Ps 44* (2-9) est pourtant originale quand on la compare aux évocations historiques des supplications collectives. D'abord parce que cette section est relativement indépendante du reste du psaume, ensuite parce que le futur (6-8) y est envisagé comme une réplique du passé (3-4), la transition entre les deux temps étant une supplication (5) qui annonce le genre littéraire du psaume.